

Elissa Pustka
Universität Wien

L’“ortograf fonétik” de Raymond Queneau dans *Zazie dans le métro* (1959)

Abstract

Based on a digitised version of the novel *Zazie dans le metro* (1959), this paper presents the first quantitative study of “phonetic orthography” (eye dialect) in the work of Raymond Queneau. Although non-standard graphic forms in the novel are rarer by far than standard spelling forms, they sometimes appear in accumulations, which explains the often-described shock effect. The features analysed in detail in this paper are schwa (<e>), liquids and liaison. The absences of <e> (86 occ.) and liquids (15 occ.) mainly appear in phonotactic contexts where the corresponding phonemes are variable, especially in frequent grammatical words or constructions where deletion is most common. In the case of liaison (36 occ.), we observe the opposite phenomenon: liaison consonants are mostly represented orthographically in categorical contexts. All three cases share a common trend: ‘phonetic orthography’ appears – as usual – mainly in direct discourse and quite scarcely in the narrative parts of the text.

1. *Introduction*¹

“Doukipudonktan” – qui ne connaît pas cette fameuse première phrase du roman *Zazie dans le métro* (1959)? Sans espaces entre les mots et aux correspondances graphèmes-phonèmes non conventionnelles (p. ex. <k> au lieu de <qu> pour /k/), elle choque à première vue et demande ensuite un certain effort de décodage. Car nous sommes habitués à l’orthographe étymologique et grammaticale du français qui, pendant un demi-millénaire, s’est extrêmement éloignée de la prononciation: <D'où qu'ils puent donc tant> est beau-

¹ Je remercie Marylise Rilliard, Frédéric Nicolosi et deux évaluateur.rice.s anonymes pour la relecture critique de cet article.

coup plus facile à lire alors que nous comprenons encore plus vite la chaîne sonore correspondant à la transcription phonétique [dukipydɔktā].

À cause de l’énorme fossé entre oral et écrit en français, l’écrivain Raymond Queneau (1903-1976) a proposé il y a presque un siècle une “ortograffonétik” (*Écrit en 1937*; Queneau 1955, 25). Celle-ci ne fonctionne certes pas comme l’alphabet phonétique international (A.P.I.), créé en 1888 (cf. Galazzi 2002, 142-160), dans lequel phonéticiens et linguistes n’hésitaient pas à écrire leurs articles scientifiques à la fin du 19^{ème} siècle dans la revue /la mə:tʁøfɔnetik/ (prédecesseur du *Journal of the International Phonetic Association*), et Queneau n’écrit pas non plus de romans entiers dans cette orthographe, mais il l’utilise plutôt à petites doses dans un contexte littéraire (cf. Léon 1971).

Queneau n’est bien évidemment pas le premier à utiliser le français parlé dans la littérature: Molière mettait des traits régionaux dans la bouche des paysans (p. ex. “j’avons” pour *j’avais*, “charcher” pour *chercher* dans *Le médecin malgré lui*, 1666), Zola des traits sociaux dans la bouche des ouvriers (p.ex. dans *L’Assommoir*, “le premier roman sur le peuple, qui ne mente pas et qui ait l’odeur du people”, *Préface*). Meizoz (2001) parle même d’un “âge du roman parlant (1919-1939)”. Queneau fait surtout référence à *Voyage au bout de la nuit* (1932) de Louis-Ferdinand Céline, qui pour la première fois ne limite pas l’usage du français parlé dans la littérature au discours direct, mais l’utilise aussi dans la narration (Blank 1991, 9; Armstrong 2019, 2; pour une vue d’ensemble de l’usage des traits de l’oral dans la littérature française cf. Dufter, Pustka et Hornsby 2020). Queneau le suit dans cette voie.

Les formes graphiques déviantes que l’on trouve dans *Zazie dans le métro* ont déjà été listées (Hyatte 1982), classifiées (Léon 1971) et interprétées (Armstrong 1992).² Je commencerai par condenser les résultats de ces études en y ajoutant les formes manquantes. La nouveauté de cet article consistera de plus en une description quantitative se basant sur la version numérisée du texte (186 pages, 40 827 mots).³ Le repérage des graphies non standard s’est fait à la

2 Pour une analyse récente de la grammaire de l’oral dans ce roman cf. Ferreira 2020.

3 Une telle numérisation est aujourd’hui possible à partir d’un scan grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (OCR). Pour un certain nombre de textes littéraires, on trouve les versions numérisées sur <https://fr.wikisource.org/>. D’autres textes se trouvent sous format .pdf en ligne. Cela est également le cas de *Zazie dans le métro*: [http://www.ignaciodarnaud.com/textos_diversos/Queneau,Raymond,Zazie%20dans%20le%20m%C3%A9tro\(1959\).pdf](http://www.ignaciodarnaud.com/textos_diversos/Queneau,Raymond,Zazie%20dans%20le%20m%C3%A9tro(1959).pdf). Pour des vérifications, l’édition de Gallimard imprimée en 2005 a été utilisée en cas de doute.

fois de façon manuelle et de façon automatique. Le texte a d'abord été fouillé par l'autrice de cet article en cherchant tous les phénomènes énumérés dans les publications précédentes. Ensuite, tous les exemples supplémentaires déviant de l'orthographe standard ont été repérés en lisant l'œuvre intégrale. Par la suite, un script a permis d'extraire toutes les chaînes de lettres (avec ou sans apostrophe) entre deux espaces et leur fréquence (p. ex. *de*: 1255 occ., *le*: 951, *la*: 938, etc.). Cela a permis de contraster systématiquement les graphèmes, mots et constructions trouvés avec les mêmes items en “ortograf fonétik” et en orthographe standard. Dans certains cas choisis, le nombre d'occurrences dans le récit et dans le discours direct des différents personnages ont été comparées manuellement.

Cette première description quantitative de *Zazie dans le métro* permettra d'étudier les questions de recherche suivantes: QR₁) À quelle fréquence Queneau utilise-t-il ce qu'il appelle l’“ortograf fonétik” à côté de l'orthographe standard (par exemple <chsuis> vs <je suis>, <vzêtes> vs <vous êtes>)? QR₂) Quelles différences établit-il entre le discours direct et le récit?

L'article est structuré de la façon suivante: la section 2 définit le cadre théorique en présentant les concepts de *l'oral* et de *l'écrit* de Söll [1974] (1985) et Koch et Oesterreicher (1985, etc.) avec l'idée d'une diglossie en France, le concept de *l'oralité mise en scène* (Goetsch 1985, Pustka, Dufter et Hornsby 2021) et en particulier de *l'eye dialect* (Walpole 1974). Sera ensuite exposée la pensée linguistique de Queneau (section 3), suivie d'un survol des phénomènes caractérisant l’“ortograf fonétik”, basé en partie sur les publications précédentes et en partie sur l'analyse systématique du corpus numérique (section 4). La section 5 sera dédiée aux résultats détaillés concernant trois phénomènes: le schwa, les liquides et la liaison. L'article se terminera par une section de discussion et perspectives.

2. Cadre théorique

L'étude présentée dans cet article est une étude linguistique. Elle se situe dans le cadre théorique de la linguistique des variétés avec sa dimension *oral/écrit* (cf. sections 2.1 et 2.2) sur laquelle se fonde le concept de *l'oralité mise en scène* (cf. section 2.3).

2.1 Oral et écrit

Au sein de la romanistique allemande s'est développée à partir des années 1970 l'idée que les termes *d'oral* et *d'écrit* sont ambigus et qu'on atteint davantage de précision en distinguant entre *médium* (phonique *vs* graphique) et *conception* (proximité *vs.* distance) (cf. fig. 1). Cette idée remonte à Söll [1974] (¹1985) et a été développée par Koch et Oesterreicher (1985, [1990] ²2011, 2001, etc.) dans le cadre de leur linguistique des variétés (all. *Varietätenlinguistik*). Au niveau du médium, la distinction est claire et nette: dans la phonie, des ondes sonores sont transmises du locuteur à l'auditeur, dans la graphie ce sont des lettres sur papier, écran, etc. Au niveau de la conception, en revanche, il s'agit d'un continuum entre des situations de proximité et de distance communicatives. Le terme de *proximité* se rapporte ici aussi bien à la proximité physique (communication face à face) qu'à la proximité psychologique (familiarité) (cf. Pustka 2015). Ainsi une conversation quotidienne en famille pendant le dîner constitue-t-elle une situation prototypique dans laquelle on entendra des traits du français parlé (p. ex. négation sans *ne*), alors qu'un formulaire administratif est un cas prototypique dans lequel on lira des traits du français écrit. D'autres types de textes et de discours se situent entre ces pôles (cf. fig. 1).

proximité		Conception	
		distance	
Médium	phonique	conversation quotidienne en famille: [ʃpo]	discours public: [ʒənəsəpa]
	graphique	textos: ⁴ <chépa>	formulaire administratif: <je ne sais pas>

Figure 1. Schéma de l'oral et de l'écrit en fonction du médium et de la conception
(Pustka 2022, 17).

Même si Koch/Oesterreicher (1990) ne prennent pas en compte l'oralité mise en scène, on peut formuler l'hypothèse, sur la base de leur théorie, que les traits du français parlé devraient apparaître plus fréquemment dans le discours di-

⁴ Ces types d'écritures sont moins fréquents dans les écrits numériques depuis l'introduction des saisies semi-automatiques sur WhatsApp, etc.

rect que dans le récit (en réponse à la QR₂; cf. section 1): les dialogues entre les personnages d'un roman se situent davantage vers le pôle de la proximité que les passages narratifs.

2.2 *Une diglossie entre français parlé et français écrit?*

En français, la différence entre oral et écrit est particulièrement importante, comme le soulignent les exemples *<je ne sais pas>* et [ʃpɔ] dans la fig. 1. Cela concerne autant le médium (p. ex. *<eau>* prononcé [ɔ]) que la conception (surtout au niveau grammatical: non-réalisation du *ne* de négation, etc.). Pour Queneau, cette différence est si grande qu'il parle de "deux langues distinctes" (Queneau 1955, 66): le français et le "néo-français" (Queneau 1955, 65; cf. section 3.1).

Cette hypothèse d'une *diglossie* (Ferguson 1959) en France a été reprise en sciences du langage entre autres par Koch (1997) et Massot et Rowlett (2013); Kramer (2010) souligne son importance pour l'apprentissage du français langue étrangère (FLE). Elle postule que les traits (surtout grammaticaux) du français parlé et du français écrit ne se situent pas sur un continuum (comme dans le cas de la variation régionale, sociale, situationnelle ou stylistique habituelle), mais qu'ils se distribuent de façon complémentaire en fonction des situations. La première langue (L₁) des enfants francophones serait d'après cette hypothèse le français parlé, et le français écrit serait appris seulement ensuite à l'école comme une langue étrangère – comparable à l'arabe classique au Maghreb ou au français écrit en Haïti selon Ferguson (1959).

On peut bien évidemment avancer des contre-arguments: les enfants de moins de six ans sont par exemple confrontés au passé simple dans les contes de fées qu'on leur lit à haute voix ou qu'ils entendent dans des livres audio (cf. Pustka 2017). Il reste à voir si des études empiriques supplémentaires, basées sur différents types de données, mettront en cause ou renforceront cette hypothèse. L'essentiel à retenir pour cet article est que Queneau a défendu l'idée d'une diglossie en France.

2.3 *L'oralité mise en scène*

L'oralité que l'on trouve dans la littérature, en l'occurrence dans l'œuvre de Queneau, est d'une toute autre nature que celle d'une conversation autour d'un repas en famille. Dans un roman, les traits de l'oral ne découlent pas d'une

situation de proximité communicative (cf. section 2.1), mais sont le résultat d'un processus de réflexion qui a pour but de mettre en scène une situation fictive (cf. Blank 1991, 14, 27) – entre autres par le langage. Les situations de lecture et d'écriture se superposent donc à la situation d'échange oral narrée. L'oralité mise en scène ne se situe donc pas dans le schéma de la fig. 1., dans lequel la mise en scène n'est pas prévue, même si les traits linguistiques utilisés ressemblent souvent à ceux de la proximité graphique.

En 1985 paraît dans le cadre des recherches sur l'oral et l'écrit à Fribourg, dans lesquelles se situent aussi les travaux de Koch et Oesterreicher (1985, etc.), l'article de Goetsch sur l'oralité “feinte” (all. *fingierte Mündlichkeit*) dans la littérature anglophone.⁵ L'idée est cependant plus ancienne. En 1926 déjà, George P. Krapp a introduit le terme d'*eye dialect* pour le procédé littéraire déjà bien connu à l'époque d'une transcription pseudo-phonétique (p. ex. <iz> pour <is> ou <dere> pour <dear> en anglais). Cette orthographe non standard ne correspond pas à une prononciation particulière; elle signale uniquement aux lecteurs qu'il s'agit d'une variété non standard, sans pour autant compliquer la lecture par un vocabulaire régional ou social. Cette idée a été approfondie dans la thèse de Paul H. Bowdre (1964). Il souligne que le concept du *eye dialect* produit un “effet calculé” par l'auteur sur le lecteur. Dix ans plus tard, Walpole (1974) précise qu'un petit nombre de traits de l'oral suffit pour que le lecteur ‘entende’ parler un personnage dans une certaine variété dans son ‘oreille interne’. Conformément à cette théorie, on peut formuler l'hypothèse, en réponse à la question de recherche QR1 (cf. section 1), que Queneau ne devrait employer que relativement peu de formes en “ortograffonétik”, contrairement à l'orthographe standard.

De plus, Walpole (1974) remarque que les traits de l'oral ne reflètent pas une situation de communication orale de façon neutre, mais servent à indexer un positionnement social bas (cf. aussi Preston 1985):

If a character is at all socially acceptable, then (...) his dialogue, though having dictional variations, will be written with grammatical and orthographic correctness. But if the character is from an inferior social class, if he is of an ethnic minority, if he is foreign, rustic, or

5 En français, des concepts comparables sont ceux de “représentation écrite de l'oral” (Mahrer 2017) et d’“oral représenté” (Marchello-Nizia 2012, 247; Lefèuvre et Paroussa 2020), ce dernier soulignant la possibilité de reconstruire des états anciens de la langue à partir de sources littéraires. Gadet (2008) pour sa part propose le terme d’“oralité fictive” en faisant référence à la communication médiée par ordinateur.

ill-educated, or if he is from a few-choice locations (chiefly Texas and the Bronx): in other words, if he is in any way beyond the pale, his dialogue becomes branded as substandard by the use of colloquialisms, solecisms, and eye dialect. (Walpole 1974, 193)

Blanche-Benveniste et Jeanjean (1987) ont fait la même observation pour le français:

Ces transformations de l'orthographe, somme toute assez mineures, font toujours un effet péjoratif: elles signalent à l'attention un texte 'populaire' et 'relâché'. Il semble qu'elles n'aient jamais été suffisamment banalisées en français pour devenir un procédé de notation non marqué. Pourtant elles correspondent souvent à des prononciations extrêmement courantes, qui n'ont rien de 'relâché' ni de populaire (...). (Blanche-Benveniste et Jeanjean 1987, 130-131)

Walpole (1974, 193) parle dans ce contexte du *paradox of eye dialect*: "a misspelling which actually approximates the standard pronunciation of a word represents ignorance, while a correct spelling which is phonetically incomprehensible represents normality". C'est exactement devant ce paradoxe que se retrouve Queneau.

3. *La pensée linguistique de Queneau*

Queneau n'est pas linguiste, mais il a suivi pendant sa licence de lettres à la Sorbonne les cours de Vendryes, dont il cite abondamment le livre *Le Langage* (1921) dans ses écrits théoriques (cf. Queneau 1965, 12). C'est à Vendryes que remontent les idées d'une diglossie entre français parlé et français écrit (cf. section 3.1) ainsi que d'une "ortograf fonétik" (cf. section 3.2), mise en pratique dans *Zazie dans le métro*.

3.1 *La diglossie entre français parlé et français écrit*

Bien que le concept de *diglossie* n'ait été popularisé qu'en 1959 par Ferguson (cf. section 2.2), le terme est plus ancien: il remonte à l'analyse de la situation linguistique en Grèce par Pscharis (1885). Malgré le fait que ce terme ne soit pas utilisé par Vendryes (1921), celui-ci avance exactement le même principe, qui d'après lui n'est pas propre au français, mais une constante de l'évolution des langues écrites:

La constitution des langues écrites marque un temps d’arrêt dans le développement du langage. Les formes se cristallisent et s’ossifient, perdent la souplesse naturelle de la vie. Mais c’est une illusion de croire que le langage puisse jamais s’arrêter. Ce qui fait croire qu’on l’arrête, c’est qu’on superpose à la langue naturelle une langue artificielle; l’écart des deux langues, faible au début, devient avec le temps de plus en plus grand, jusqu’au jour où l’opposition éclate tellement qu’une brisure se fait. (...) L’écart entre la langue écrite et la langue parlée est de plus en plus grand. Ni la syntaxe, ni le vocabulaire ne sont les mêmes. Même la morphologie présente des différences (...). (Vendryes 1921, 325)

Vendryes (1921, 328) voit une telle situation de crise en France, comparable à celle du latin classique à la naissance des langues romanes: “Nous écrivons une langue morte” (Vendryes 1921, 325) et “ce français littéraire est une langue apprise” (Vendryes 1921, 327).

Dans le texte *Écrit en 1937*, publié dans son livre *bâtons, chiffres et lettres* de 1950, Queneau énonce les mêmes idées, s’appuyant à la fois sur Vendryes, son expérience personnelle lors d’un voyage en Grèce ainsi que sur ses lectures d’exemples d’oralité mise en scène dans les journaux et dans la littérature, notamment dans *Voyage au bout de la nuit* de Céline (1932). Cela le mène à réclamer une triple réforme de la langue française:

Pour passer du français écrit ancien [...] qui ne fait que se survivre, à un français moderne *écrit*, au troisième français, correspondant à la langue réellement parlée, il faut opérer une triple réforme, ou révolution: l’une concerne le vocabulaire, la seconde la syntaxe, la troisième l’orthographe. (Queneau [1950] 1965, 19)

Dans son texte *Écrit en 1955* (également publié dans Queneau 1950), Queneau désigne les écrivains comme étant responsables de cette réforme, en rappelant la situation de diglossie en France, qu’il compare à la situation de bilinguisme lors de la “naissance” du français au moment des *Serments de Strasbourg* (842):

Avant d’écrire, l’écrivain choisit [...] la langue dans laquelle il va rédiger ce qui lui semble nécessaire d’être dit. [...] Personne ne nie qu’il existe actuellement des différences entre le français écrit et le français parlé, certains disent même un abîme. Plus exactement, il y a *deux* langues distinctes: l’une qui est le français qui, vers le XV^e siècle, a remplacé le ‘francien’ [...] l’autre que l’on pourrait appeler le néo-français, qui n’existe pas encore et qui ne demande qu’à naître [...] L’accouchement sera laborieux. L’écrivain français doit aider à cette parturition [...]. (Queneau [1950] 1965, 65-66)

Un des piliers centraux de cette réforme linguistique est pour Queneau celle de l'orthographe.

3.2 *Le concept d'“ortograffonétik”*

L'idée de Queneau d'une “ortograffonétik” remonte également à Vendryes (1921), qui parle d'une “misère orthographique” de la langue française et émet “l'idée d'une orthographe phonétique” (Vendryes 1921, 389, 391) pour “épargner à nos enfants une perte de temps considérable” et “faciliter aux étrangers l'apprentissage du français” (Vendryes 1921, 398) – sans oublier de discuter longuement la question de la primauté ou non de l'oral sur l'écrit dans nos sociétés actuelles et les problèmes liés à une telle réforme radicale (discussion que Queneau reprend dans *Écrit en 1937*; cf. Queneau 1955, 23).

Pour cette “ortograffonétik”, Queneau avance le principe central de la relation biunivoque entre son ou phonème d'un côté et symbole graphique de l'autre, comme dans l'alphabet phonétique international (A.P.I.): la “règle que toute lettre se prononce, et sans jamais changer de valeur” (Queneau [1950] 1965, 22). Il énumère d'abord les graphèmes à employer: “*a, â, b, d, e, é, è, ê, f, g* (toujours dur), *i, j, k, l, m, n, o, ô, p, r, s* (toujours *ç, ss*), *t, u, v, y, z, ch, gn, ou, an, in, on*” (Queneau [1950] 1965, 22). Ensuite, il donne l'illustration suivante:

Mézalor, mézalor, késkon nobtyen! Sa dvyin incrouayab, pazordinèr, ranvèrsan, sa vouzaalor indsé drôldaspé dontonryin pa. On lrekoné pudutou, lfransé, amésa pudutou, sa vou pran toudinkou unalur [...] Avrédir, sêmêm maran. Jérlu toutdsuit lé kat lign sidsu, jépapu manpéché de mmaré. Mézifobyindir, sé un pur kestion dabitud. On népa zabitué, sétou. Unfoua kon sra zabitué, saira tousel. Epui sisaférir, tan mye: jécripa pour anmiélé lmond. (Queneau [1950] 1965, 22)

Il faut souligner que Queneau ne publie ni de texte théorique entier ni de roman dans cette écriture, mais qu'il ne l'utilise qu'à petites doses.

En plus de correspondances graphèmes-phonèmes transparentes (qui s'opposent à l'opacité de l'orthographe ‘profonde’ du français), Queneau aborde la “tendance agglutinative” ou “coagulation phonétique” (Queneau [1950] 1965, 81), que Vendryes (1921, 62ff.) avait traitée dans un chapitre entier sur le “mot

⁶ Blank (1991, 211) critique le graphème <ê> comme superflu.

phonétique”. Parmi les phénomènes phonologiques variables, il avance que “l’élision de l’e muet² est pour lui le “phénomène le plus connu et le plus élémentaire” (Queneau [1950] 1965, 74-75). En ce qui concerne la liaison, il mentionne les pataquès, cuirs et velours qu’il intégrerait dans le “néo-français” (cf. Queneau [1950] 1965, 69).

4. Caractéristiques de l’“ortograffonétik” de Queneau

L’“ortograffonétik” de Queneau est souvent mentionnée en linguistique, mais peu décrite de façon systématique. La publication la plus importante à ce sujet est certainement Léon (1971), qui propose une classification par phénomènes illustrée par de nombreux exemples tirés de *Zazie dans le métro*. Hyatte (1982) pour sa part ne fournit qu’une liste peu commentée. Comme point de comparaison, il est intéressant de recourir à Blank (1991), qui analyse l’oralité mise en scène dans un autre roman de Queneau, *Le Chiendent* (1933). L’objectif de cette section sera de synthétiser les résultats des études existantes, qui constitueront la base de l’étude quantitative présentée dans la section 5.

Quant à l’évaluation de la quantité de texte écrit en “ortograffonétik”, l’avis des chercheurs diverge: alors que Léon (1971, 167) parle d’un “petit nombre” (cf. aussi Blank 1991, 261), il s’agit d’un “frequent use of a quasi-phonetic system of spelling” pour Armstrong (2019, 1). Les linguistes sont au moins d’accord sur le fait que Queneau n’utilise pas l’“ortograffonétik” de façon systématique (cf. Léon 1971, 160, 168; Blank 1991, 211), car il existe des graphies alternatives pour le même mot, par exemple *quéquechose* et *quelque chose* (cf. Léon 1993, 35). Léon (1971, 171) en conclut: “le romancier n’a pas tenu les promesses du théoricien”. L’analyse quantitative par *types* dans la section 5 permettra de nuancer ces propos.

Léon (1971, 162-163; 1993, 36) considère les traits repérés en partie comme “parisiens” et en partie comme “provinciaux” ainsi qu’en partie comme “populaires” et “famil[iers]”. Selon le modèle de Koch et Oesterreicher (1985, etc.) (cf. section 2.1), en revanche, il s’agit dans la grande majorité des cas tout simplement de français parlé. Alors que certains soulignent le changement de médium (cf. fig. 1) en parlant d’une ‘transcription phonétique’ (p. ex. “phonetic spelling”, Armstrong 1992, 4; “graphies quasi phonétiques”, Léon 1993, 37), d’autres se réfèrent à la conception de proximité (p. ex. “celebration of non-standard French”, Armstrong

2019, 1). L'effet de cette “ortograf fonétik” sur les lecteurs et lectrices est considéré à la fois comme réaliste et stylisé, voire “barbare” (Barthes [1959] 1964, 127), surréaliste ou ironique (cf. Léon 1971, 162; Blank 1991, 29; Armstrong 1992, 4).

4.1 Correspondances graphèmes-phonèmes

Alors que Queneau lui-même n'énumère qu'un certain nombre de graphèmes de son “ortograf fonétik”⁷ (cf. section 3.2), Léon (1971) établit des listes de correspondances entre ces graphèmes et ceux de l'orthographe standard. Ces listes sont réunies sous formes de tableaux et complétées par les symboles des phonèmes, dans le tableau 1 pour les voyelles et dans le tableau 2 pour les consonnes.

Phonème	Graphème		Exemple	
	“ortograf fonétik”	Orthographe standard	<i>Zazie dans le métro</i>	Standard
/i/	<i>	<y>	“ltipstu”	<Le type se tut>
/e/	<é>	<est>	“xé”	<que c'est>
/ɛ/	<è>	<ê>	“ptèt” ⁸	<peut-être>
/a/	<a>	<à>, <â>	“a stage-là”	<à cet âge-là>
/y/	<u>	<eu>	“utu”	<eut eu>
/o/	<o>	<au>	“ottchose”	<autre chose>
	<ô>	<oa>	“tôste”	<toast>
/wa/	<oua>	<oi>	“kouak ce soit”	<quoi que ce soit>
/ã/	<an>	<en>	“izan voyaient”	<ils en voyaient>

Tableau 1. L’“ortograf fonétik” des voyelles dans *Zazie dans le métro* (Léon 1971, 160-161).

⁷ Une telle “ortograff fonétik” se retrouve aussi dans les chats et textos: <k> pour <qu> (p.ex. <koi> pour <quoi>) ou <c> (p. ex. <kom> pour <comme>), <z> pour <s> (p. ex. <biz> pour <bises>), non-réalisation du <e> muet (p. ex. <douch froid> pour <douche froide>), non-réalisation de consonnes muettes (p. ex. <pa> pour <pas>), écriture phonétique de digrammes et trigrammes (p. ex. <ossi> pour <aussi>, <vréman> pour <vraiment>, <moua> pour <moi>) ainsi que des mots phonétiques (p. ex. <cé> pour <c'est>, <keske> pour <qu'est-ce que>, <jsui> pour <je suis>) (Anis 2003).

⁸ Cette forme “ptèt” ne se trouve pas dans le corpus numérique ni dans l'édition du livre sur laquelle se base cet article.

Les graphèmes énumérés sous “ortograf fonétik” (cf. tab. 1) constituent effectivement des simplifications vis-à-vis de l’orthographe standard et ressemblent aussi davantage aux symboles de l’A.P.I. La seule exception est <ô> dans l’anglicisme “tôste” pour *<toast>*, qui ne répond pas à des exigences d’économie.

Dans le cas de “oua” pour *<oi> /wa/*, Hyatte (1982) liste encore les exemples suivants: “enfouarés” pour *<enfoirés>*, “jitrouas” pour *<J3>* (expression ancienne pour ‘adolescent.e’, d’après les cartes de rationnement pour les 13 à 21 ans à partir de 1941), “kouavouar” pour *<quoi voir?>* et “vozouazévovos” pour *<vos oies et vos veaux>*.

Sur la base de la liste de 4,5 pages de formes orthographiques non standard de Hyatte (1982), on peut compléter ce tableau par les cas suivants: <é> également pour *<es>* (p. ex. dans “lagoçamilébou” pour *<la gosse a mis les bouts>*) et <et> (p. ex. dans “vozouazévovos” pour *<vos oies et vos veaux>*), et <o> également pour *<eau>* (p. ex. dans “ton zoizo” pour *<ton oiseau>*). De plus, y figure un cas de <in> pour *<ain>* dans “Singermindépré” pour *<Saint-Germain-des-Prés>*.

Au niveau des consonnes, on trouve les cas suivants dans Léon (1971) (cf. tab. 2):

Phonème	Graphème		Exemple	
	“ortograf fonétik”	Orthographe standard	<i>Zazie dans le métro</i>	Standard
/k/	<k>	<qu>	“kèkchose”	<quelque chose>
		<c>	“skalibre”	<ce calibre>
		<cc>	“dakor”	<d'accord>
	<c>	<x>	“eccès”	<excès>
/f/	<f>	<ph>	“fonateur”	<phonateur>
/s/	<s>	<c>	“squi”	<ce qui>
	<ss>	<ç>	“iadssa”	<il y a de ça>
	<ç>	<ss>	“lagoçamilébou”	<la gosse a mis les bouts>
/z/	<z>	<s>	“vzêtes”	<vous êtes>
/ʒ/	<j>	<g>	“a ⁹ boujplu”	<elle ne bouge plus>
/l/	<l>	<ll>	“salonsalamanger”	<salon-salle à manger>
/ks/	<x>	<qu(e) ç>	“xa”	<que ça>

Tableau 2. L’“ortograf fonétik” des consonnes dans *Zazie dans le métro* (Léon 1971, 161).

9 Je ne traiterai pas de manière approfondie cette voyelle, car il ne s’agit pas uniquement d’écriture pseudo-phonétique (eye dialect) dans ce cas, mais plutôt de la représentation graphique d’un trait régional.

Dans le cas des consonnes également, la plupart des occurrences constituent des simplifications. Dans le cas de <ss> pour <ç> (cf. tab. 2), en revanche, nous avons affaire à un redoublement expressif d'une forme intermédiaire supposée <s>; <ç> pour <ss> pour sa part pourrait constituer une inversion ironique qui attire l'attention des lecteurs et lectrices sur l'absurdité des correspondances graphèmes-phonèmes dans l'orthographe standard. Une telle inversion ironique expliquerait aussi le <x> dans “xa” pour <que ça> (cf. tab. 2), “cexé” pour <ce qu(e) c'est>, “xé” pour <que c'est> et “exétera” pour <etcétera> (cf. Blank 1991, 261, 293).

Sur la base de la liste de Hyatte (1982), on peut encore ajouter <gz> pour <x>, quand ce dernier est prononcé /gz/, par exemple dans “gzakt” pour <exact>, “gzactement” pour <exactement> et “égzistance” pour <existence> (cf. Blank 1991, 293; Armstrong 1992, 8-9). L'analyse du corpus numérique permet d'y ajouter “egzemple” pour <exemple> ainsi que des formes des verbes *exagérer* (“egzagérer”, “egzagère”, “egzagérons”), *examiner* (“egzamina”) et *exécuter* (“egzécuta”).

Il reste à souligner que deux graphèmes rares dans l'orthographe standard du français ont été remarqués comme fréquents dans *Zazie dans le métro*: <k> “rare en français et associé à des mots étrangers” (Léon 1971, 170; cf. aussi Blank 1991, 252) comme dans “doukipudonktan” et <z> comme dans *Zazie* (lettre personnifiant selon Armstrong 1992 le “néo-français”) et en tant que consonne de liaison agglutinée comme dans “vzêtes”. Armstrong (1992, 9) parle d'une “surabondance of that grapheme”. Ces deux graphèmes correspondent à des symboles de l'A.P.I.: [k] et [z]. Pour <k>, la liste de Hyatte (1982) fournit encore les exemples “kidan” pour lat. <quidam> ‘quelqu'un', “kouak” pour <quoique> ainsi que dans des ‘mots phonétiques’ “doukipudonktan”, “kouavouar” et “skeutadittaleur” (cf. section 4.2). Notre analyse de corpus permet d'y ajouter “koua” pour <quoi>, “kèss” pour <qu'est-ce> et “kimieumieu” pour <qui mieux mieux>. L'analyse du corpus montre cependant qu'il existe aussi le phénomène inverse: <k> est remplacé par <qu> dans les emprunts anglais *kidnappeurs* et *klaxons*, écrits “quidnappeurs” et “cliquesons” – ce seraient encore des cas d'inversion ironique. Pour <z>, Hyatte (1982) énumère “bloudjinnzes” pour <blue jeans>, “gzakt” pour <exact> et finalement “zoizo” pour <oiseau> et “zozées” pour <osées> (pour la liaison cf. section 4.6). Notre analyse de corpus permet d'y ajouter “gzactement” pour <exactement> et “zaricos” pour <haricots>. En comparaison: *Zazie* – le nom propre du caractère principal du livre qui apparaît aussi dans le titre – avec deux graphèmes <z> apparaît 364 fois!

4.2 “Mots phonétiques”

Le deuxième élément de l’“ortograffonétik” est l’écriture des phrases accentuelles sans espaces entre les mots (cf. Léon 1971, 162; Mahrer 2017, 194; Armstrong 2019, 1-2), ce qui est traditionnellement appelé “mot phonétique” (cf. section 3.2). Parfois, il s’agit même de phrases entières (p. ex. “lagoçamilébou”, “skeutadittaleur”; cf. tab. 3). La liste de Hyatte (1982) contient les 17 exemples suivants (au total 20 cas dans *Zazie dans le métro* d’après Blank (1991, 294)), enrichis par une transcription A.P.I.

<i>Zazie dans le métro</i>	Transcription A.P.I.	Orthographe standard
“a boujplu”	[abuʒply]	<elle (ne) bouge plus>
“cexé”	[səkse]	<ce que c'est>
“charlamilébou”	[ʃaʁlamilebu]	<Charles a mis les bouts>
“Doukipudonktan”	[dukipydõktã]	<D'où qu'ils puient donc tant>
“iadssa”	[jadsa]	<il y a de ça>
“Kouavouar”	[kwavwaʁ]	<quoi voir>
“lagoçamilébou”	[lagɔsamilebu]	<la gosse a mis les bouts>
“ltipstu”	[ltipsty]	<le type se tut>
“nomdehieus” ¹⁰	[nõdəjø]	<nom de Dieu>
“nondguieu”	[nõdgjø]	<nom de Dieu>
“pointancor”	[pwɛtãkɔʁ]	<point encore>
“salonsalamanger”	[salɔsalamãʒe]	<salon-salle à manger>
“Singermindépré”	[sɛʒɛmɛdɛpʁe]	<Saint-Germain-des-Prés>
“skalibre”	[skalibʁ]	<ce calibre>
“skeutadittaleur”	[skətaditalœʁ]	<ce que tu as dit (tout) à l'heure>
“voulumfaucher”	[vulymfoʃe]	<voulu me faucher>
“vozouazévovos”	[vozwazevovo]	<vos oies et vos veaux>

Tableau 3. L’écriture en “mots phonétiques” dans *Zazie dans le métro* (selon Hyatte 1982).

10 Au pluriel: “Gridoux demeura pensif un instant, puis il lâcha une bordée de nomdehieus proférés à basse voix”.

On peut compléter cette liste par “A boujpludutou” pour *<elle bouge plus du tout>* et “kimieumie” pour *<qui mieux mieux>* ainsi que par la liste des formes verbales contenant un clitique sans schwa (cf. section 5.1).

4.3 Non-réalisation de lettres

Dans l’“ortograffonétik”, certaines lettres de l’orthographe standard manquent. Ces non-réalisations au niveau graphique correspondent en partie à des non-réalisations au niveau phonique, parfois elles sont un pur phénomène graphique (*eye dialect*). Contrairement à d’autres auteur.e.s et d’autres œuvres, Queneau n’utilise pas d’apostrophe pour ces non-réalisations dans *Zazie dans le métro* (cf. Léon 1971, 163).

Schwa

Blank (1991, 293) compte au total 92 non-réalisations de *<e>* dans *Zazie dans le métro*, dont 11 cas de *<eu>* dans *Msieu* à côté de 26 cas de *meussieu*, contrairement à 133 occurrences de *Meussieu* dans *Le Chiendent* (cf. Blank 1991, 246). Léon (1971: 167) estime leur nombre à “un total de moins d’une centaine”, apparaissant surtout dans le discours direct. Contrairement à d’autres auteurs, Queneau n’utilise pas l’apostrophe pour indiquer l’élision, p. ex. “ptite”, “lmétro”. En finale absolue, la non-réalisation – systématique dans le médium phonique – n’est guère marquée dans le médium graphique (cf. aussi Léon 1971, 163).

Dans *Le Chiendent* que Blank (1991) analyse de manière plus approfondie, il s’agit de 1016 élisions qui sont cette fois-ci indiquées par une apostrophe: 101 dans le récit, 915 dans les dialogues. Dans ces dialogues, 788 non-réalisations ont lieu dans les clitiques (surtout dans le discours direct de personnages de couches sociales défavorisées), 127 à l’intérieur ou à la fin de mots polysyllabiques: 25 fois dans le préfixe *re-*, 10 fois dans le préfixe *de-*, 15 fois dans des formes du verbe *venir*, 13 fois dans des formes de l’adjectif *petit* et 21 fois dans *m’sieu* (cf. Blank 1991, 242-45, 254).

En plus des non-réalisations, on trouve aussi le graphème *<eu>* pour *<e>* qui indique la réalisation du schwa, éventuellement aussi une emphase sur ce son (cf. Léon 1971, 167). L’analyse de ce phénomène sera approfondie dans la section 5.1.

Autres voyelles

D’autres voyelles qui peuvent s’élider en français parlé et ainsi également dans sa mise en scène graphique sont – selon Léon (1971, 163) et les exemples listés par Hyatte (1982) – /ɛ/ (p. ex. dans “asteure” pour <à cette heure> et “gzakt” pour <exact>), le /y/ du pronom *tu*, le /u/ de *tout* (p.ex. dans “skeutadittaleur” pour <ce que tu as dit tout à l’heure>) et de *vous* (p. ex. dans “vzêtes”; cf. aussi section 3.6) et le /ø/ de <peut-être> (“ptête”, “ptêtt”, “p-têtt”). Selon Blank (1991, 293), *Zazie dans le métro* contient 47 cas de “t” pour <tu> et 24 cas de “vz” pour <vous>, à côté de 125 occurrences de “vous” devant voyelle. Le comptage du corpus numérisé donne 27 occurrences de “t’as” et 21 de “t’es” à côté de onze occurrences de “tu as” et six de “tu es”. De plus, on y trouve deux cas de non-réalisation de la voyelle <a>: “ç’aurait” pour <ça aurait> et “mdame” pour <madame>. “st” pour <cette>/<cet> apparaît également dans “stage-là” pour <cet âge-là>, “st’année” pour <cette année>, “staprès-midi” pour <cet après-midi> et “st’urbe” pour <cette urbe>.

Glissantes

S’ajoute au niveau des glissantes l’élision du /j/ de *bien*, du /wa/ de *voilà* – et du /ɥ/ de *puisque* (cf. Léon 1971, 163; Hyatte 1982, 295, 299; Blank 1991, 293). Le corpus numérique contient sept occurrences de “vlà” à côté de 40 occurrences de “voilà”, 27 occurrences de “bin” à côté de 199 occurrences de “bien” et aucune de “ben”; “pisque” y apparaît une seule fois, “puisqu(e)” 21 fois.

Consonnes

Dans la liste d’exemples dressée par Hyatte (1982), on remarque tout d’abord les consonnes muettes qui ne sont pas réalisées graphiquement dans *Zazie dans le métro*: le <h> muet (p.ex. du mot *heure* dans “skeutadittaleur”), les consonnes doubles (p. ex. le <ll> de *salle* dans “salonsalamanger”, le <rr> de *marre* et *marrer*), des consonnes finales (p.ex. le <g> dans “pimpon” pour <ping-pong>, le <r> dans “meussieu” et “msieu”) et médianes (p.ex. le <p> de *corps* dans “cou-docors”). Une grande partie des cas concernent l’orthographe grammaticale: le <-s> du pluriel nominal (p. ex. dans “Singermindépré”), le <-t> et <-ent> des désinences verbales (p. ex. “ltipstu” pour <le type se tut> et “doukipudonktan”

pour <d'où qu'ils puent donc tant>). <-x> peut aussi être remplacé par <-s>, dans “vozouazévovos”.

Dans d'autres cas, les consonnes manquantes correspondent à des consonnes variables dans le médium phonique, notamment dans des situations de proximité communicative. C'est notamment le cas des liquides. Blank (1991, 293) compte 31 occurrences de “I” pour le pronom *il*: p. ex. “Isra” pour <il sera>. <l> peut aussi être absent à l'intérieur du mot (dans “quèque chose” pour <quelque chose>, “çui” pour <celui>, “pus” pour <plus>) et en position postconsonantique finale (dans “croyab”, “probab” et “possib”; cf. Léon 1971, 164; Hyatte 1982, 296, 299). /b/ pour sa part n'est pas réalisé dans “ptête” pour <peut-être> (cf. Hyatte 1982, 299). En plus des liquides peuvent aussi tomber des plosives: <s> pour <x> symbolise la non-réalisation du /k/ dans “esprès” pour <exprès>, “esclame” pour <exclame>, “excuse” pour <excuse> (cf. Léon 1971, 164) et “espliqua” pour <expliqua> (cf. Blank 1991, 293).

L'analyse de corpus permet de compléter cette liste par d'autres formes des mêmes verbes ainsi que ”espéreront” pour <expérimenteront>, ”explications” pour <explications>, ”exploités” pour <exploités>, ”esposées” pour <exposées>, les formes du verbe *exprimer* ”esprime”, ”esprimez” et ”esprima”, ”extracteur” pour <extracteur>, ”estrême” pour <extrême> et ”excursion” pour <excursion>. On trouve aussi le cas de <ss> pour <x> dans ”prossénétisme” pour <proxénétisme> (cf. Hyatte 1982, 299), ”massimum” pour <maximum> et ”sessualité” pour <sexualité>. On peut probablement considérer comme ironique le cas de <cc> pour /ks/ dans ”eccès” pour <excès>. manque dans ”oscur” pour <obscur> et ”ostiné” pour <obstiné> (cf. Léon 1971, 164). L'analyse des liquides sera approfondie dans la section 5.2.

4.4 Assimilations

Dans l’”ortograf fonétik” de *Zazie dans le métro*, un certain nombre d’élisions de consonnes va de pair avec des assimilations, symbolisées graphiquement par une consonne double. C'est le cas du <r> de ”passque” (pour <parce que>) qui est assimilé au <s> précédent pour former un double <ss>, du <l> dans ”essmefie” (<elle se méfie>) et ”immbondit dessus” (<il me bondit dessus>), du <t> d’”artisse” (<artiste>) et du /k/ de <x> dans ”hormosessuel” [sic!] (<homosexuel>). Dans ”chsuis” pour <je suis> (cf. Léon 1971, 164, 167; Hyatte

1982, 297; Blank 1991, 293), l’assimilation est possible à la suite de l’élision d’un schwa. C’est également le cas de “chtée” pour *<jetée>* dans *Le Chiendent* cité par Blank (1991, 248).

4.5 Épenthèses

En tant que représentations d’un processus phonologique de fortition contraire au processus de lénition de l’élision, Léon (1993) énumère aussi un certain nombre d’épenthèses au niveau graphique:

[...] *renforcements expressifs*, qui recouvrent divers procédés d’insistance; sur les consonnes, comme dans: la *ffine efflorescence* de la cuisine *ffransouèze*; par allongement syllabique: *Meussieur* qu’elle dit; par découpage syllabique: *queue ça te plaise ou que ça neu teu plaise pas*; par rajout d’E caduc: *exeuprès*, pour *exprès*, etc. (Léon 1993, 36)

Le cas mentionné de *<eu>* pour le schwa (dans “Meussieur”, etc.) pourrait aussi être interprété comme représentation explicite d’un schwa prononcé – en contraste avec les formes sans schwa (“Msieu”, etc.) (cf. section 4.3). Un cas plus clair de représentation graphique d’un schwa épenthétique dans la phonie est celui de “cliquesons” pour *<klaxons>* (cf. aussi Mahrer 2017, 185). Un autre cas de fortition est celui de *<v>* devant [w] dans “voui” (Léon 1971, 167).

4.6 Liaisons

Zazie dans le métro contient aussi un certain nombre de liaisons marquées par les graphèmes *<z>*, *<t>* et *<n>*. Ceux-ci se trouvent généralement au début du mot suivant (p. ex. dans “bin nonnêtes”), mais aussi à la fin du premier mot (“izz applaudissent”), à l’intérieur du ‘mot phonétique’ (“vozouazévodovos”; cf. section 4.1) et détaché des deux mots (“moi-z-aussi”)¹¹ (cf. Léon 1971, 166). Alors que Léon (1971, 166-167) n’estime le nombre de cas qu’à “une dizaine”, il s’agit de 34 occurrences selon Blank (1991, 294). Vu sa faible fréquence, Léon (1971, 166) considère le phénomène comme “procédé d’insis-

11 La forme “moi-z-aussi” (citée par Léon 1971, 166) ne figure pas dans notre corpus; à sa place, on trouve “moi zossi” avec la consonne de liaison au début du mot suivant.

tance”, surtout les liaisons erratiques qui se trouvent selon lui “toutes placées dans un contexte emphatique”.

De plus, l’absence de liaison peut être représentée par le graphème <h>, symbolisant selon Léon (1971, 166) depuis Flaubert à l’instar du *h aspiré* un “léger arrêt expressif” avec un coup de glotte [?] (p.ex. “c’est hun cacocalo” pour <c’est un coca-cola>, “le hanvélo” pour <le en-vélo>). L’interprétation de Léon (1971, 166-167) est que “tous ces exemples ont un contexte affectif très fort” et que “leur accentuation évoque immédiatement celle du parler faubourien”. L’analyse de ce phénomène sera approfondie dans la section 5.3 par une analyse quantitative en fonction du contexte linguistique interne.

4.7 *Emprunts*

L’“ortograf fonétik” permet à Queneau de franciser des emprunts, surtout de l’anglais (cf. Doppagne 1973, 93; Blank 1991, 259): “apibeursdè touillou” (<happy birthday to you>), “bicose” (<because>), “bloudjiennes” (<blue jeans>) et “coboille” (<cowboy>) (exemples pris de la liste de Hyatte 1982). On peut y rajouter “ouisqui” pour <whisky> et “cornède bif” pour <corned-beef> ainsi que les deux abréviations d’origine anglaise “tévé” pour <TV> et “vécés” pour <WCs> (cf. aussi Mahrer 2017, 174). S’ajoute le “médza votché” italien pour <mezza voce>, le “kidan” latin pour <quidam> (cf. Hyatte 1982) et la prononciation ancienne de <oi> comme [we] au lieu de [wa] dans “cuisine ffransouèze” pour <française>, anciennement <francoise> (cf. Léon 1971, 165). Dans le cas d’emprunts de l’allemand, en revanche, Queneau préfère des formes proches à l’original: “kamarad” d’all. *Kamarad*, “une waltz” d’all. *Walzer* (cf. Doppagne 1973, 92) – avec les lettres <k> et <z>, rares en français et caractérisant tout particulièrement l’“ortograf fonétik” (cf. section 4.1).

5. *Analyse quantitative*

La version numérisée du roman *Zazie dans le métro* permet de chercher systématiquement dans le texte intégral les phénomènes notés de façon sporadique dans les publications précédentes (cf. section 4). L’analyse quantitative présen-

tée dans cette section se concentrera sur trois phénomènes phonologiques qui n’ont pas encore été traités de manière approfondie: le schwa (section 5.1), les liquides (section 5.2) et la liaison (section 5.3). Cette nouvelle analyse du roman permettra de répondre aux deux questions de recherche présentées dans l’introduction, à savoir la fréquence des phénomènes étudiés par rapport aux items correspondants en orthographe standard et leur apparition dans le discours direct en opposition au récit.

5.1 *Schwa (<e>)*

En parole spontanée, le comportement du schwa varie fortement en fonction de la région. En français parisien, variété mise en scène dans *Zazie dans le métro*, le schwa est systématiquement élidé en parole spontanée après une seule consonne à l’intérieur et à la fin des mots polysyllabiques (p. ex. *tell(e) ment, ell(e)*), alors qu’il est variable dans les clitiques (p. ex. *j(e) mange*) et en première syllabe de mots polysyllabiques (p. ex. *b(e)soin*) (cf. Lyche 2016, Pustka/Chalier à paraître).

Pour *Zazie dans le métro*, l’analyse du corpus permet de dégager 121 cas de ‘<e> muets’ élidés non remplacés par une apostrophe – contrairement à la “centaine” de Léon (1971) et aux 92 chez Blank (1991) (cf. section 4.3). Parmi ces 121 éliisons, 60 (49,6%) se trouvent dans des clitiques (*de, je, me*, etc.) et 61 (50,4%) dans des mots polysyllabiques.

Clitiques

Le tableau 4 fournit une vue d’ensemble de la (non-)réalisation du <e> dans les clitiques, p. ex. “tout dmème”, “Jte lrappelle”, “Imdemande”. On y voit tout d’abord que le nombre de non-réalisations ne constitue que 1,2% des cas (54/4346). La grande majorité concerne les pronoms personnels de la 1^{ère} personne *je* (18 occ.) et *me* (12 occ.) et apparaît surtout dans le discours direct (46 occ.). Dans une seule phrase, <e> est remplacé par <eu> dans deux clitiques: “ça **neu teu** plaiseu pas”.

Clitiques	TOTAL	Avec <e>	Sans <e>			
			total	récit	discours direct	discours intérieur
<i>de</i>	1259	1255	4	0	1	3
<i>le</i> ¹²	958	951	7	2	5	0
<i>que</i>	584	581	3	0	3	0
<i>ce</i>	251	247	4	0	3	1
<i>ne</i>	179	178	1	0	1	0
<i>je</i>	489	471	18	0	18	0
<i>me</i>	182	170	12	0	12	0
<i>te</i>	79	78	1	0	1	0
<i>se</i>	365	361	4	1	2	1
TOTAL	4346	4292	54	3	46	5

Tableau 4. Réalisation et non-réalisation du <e> dans les clitiques dans *Zazie dans le métro*.

Comme Blank (1991) avait déjà compté le nombre de non-réalisations du <e> en fonction du type de discours (discours direct *vs* récit; sans discours intérieur) dans *Le Chiendent* (cf. section 4.3), ces deux romans de Queneau peuvent être soumis à comparaison. On constate tout d'abord une différence de qualité: alors que l'élosion est marquée par une apostrophe dans *Le Chiendent* (1933) (p.ex. “jvais”), cela n'est pas le cas dans *Zazie dans le métro* (1959) (p. ex. “jvais”). Queneau ose donc, 26 ans plus tard, diverger encore plus de l'orthographe standard. Le tableau 5 montre que la non-réalisation du <e> dans les clitiques est beaucoup plus fréquente dans *Le Chiendent* (881 occ.) que dans *Zazie dans le métro* (1959) (54 occ.). La fréquence des traits de l'oralité mis en scène dans *Zazie dans le métro* est donc nettement plus faible qu'elle ne pourrait l'être dans un roman. Dans les deux romans, la grande majorité des occurrences se trouve dans le discours direct (93,9% *vs* 89,4%).

12 Pour des raisons d'économie de la recherche, les cas de le en tant qu'article et en tant que pronom ne sont pas distingués.

	<i>Zazie dans le métro</i> (1959)		<i>Le Chiendent</i> (Blank 1991, 243)	
	discours direct	récit	discours direct	récit
<i>je</i>	18	0	208	0
<i>me</i>	12	0	85	0
<i>te</i>	1	0	7	0
<i>se</i>	2	1	36	0
<i>le</i> ¹³	5	2	109	18
<i>ce</i>	3	0	72	14
<i>que</i>	3	0	78	2
<i>de</i>	1	0	124	49
<i>ne</i>	1	0	69	10
TOTAL	46	3	788	93
	93,9%	6,1%	89,4%	10,6%
	49		881	

Tableau 5. Non-réalisation du <e> dans les clitiques dans *Zazie dans le métro* et *Le Chiendent*.

Mots polysyllabiques

Comparé aux clitiques, la non-réalisation du <e> dans les mots polysyllabiques est beaucoup plus rare dans *Zazie dans le métro*. Mis à part les cas fréquents de “ptit(e)(s)”, “chsuis” et “msieu”, qui seront traités à part, le corpus n’en compte que 32 cas (37,2% de la totalité des cas repérés): 13 en syllabe initiale (p.ex. “rgardez”), un seul en syllabe médiane (“sans prévnir”) et 18 en syllabe finale (p. ex. “Pointancor”) (cf. tab. 6).

En syllabe initiale, on note que les non-réalisations apparaissent dans des constructions figées avec élision fréquente (“A rvoir”, “là-ddans”), où l’on pourrait aussi considérer le contexte comme syllabe médiane. De plus, la non-réalisation touche des cas d’élision beaucoup moins fréquents dans le médium phonique (cf. Pustka 2007, 154): le <e> de *demande* (“dmande”) et du préfixe *re-* (“Ircommence”, “rpasser”). En syllabe finale – où le schwa n’est pas prononcé en français parisien –, la non-réalisation se trouve à l’intérieur de mots

13 Article et pronom.

phonétiques (p.ex. “salonsalamanger”, “Lagoçamilébou”; cf. section 3.2), dans “st” pour <cette> (cf. section 3.3) ou en combinaison avec la non-réalisation d’une liquide (p.ex. “autt”, “croyab”, “kèkchose”; cf. section 4.2) – c'est-à-dire toujours en combinaison avec d'autres phénomènes de l’“ortograf fonétik”. Vu que le nombre d'items polysyllabiques contenant un <e> est beaucoup plus élevé que le nombre de clitiques, nous ne procérons pas à une analyse comparative dans ce cas. La comparaison entre récit et discours direct montre encore une fois que la non-réalisation du <e> est beaucoup plus fréquente dans le discours direct (cf. tab. 6).

	Sans <e>			
Polysyllabiques	total	récit	discours direct	discours intérieur
syllabe initiale	13	1	12	0
syllabe médiane	1	0	1	0
syllabe finale	18	3	15	0
TOTAL	32	4	28	0

Tableau 6. Non-réalisation du <e> dans les clitiques dans *Zazie dans le métro*.

Dans le cas des mots polysyllabiques, il est de nouveau possible de comparer les résultats à ceux de Blank (1991) pour *Le Chiendent* (1933). Le tableau 7 montre, comme pour le cas des clitiques (cf. tab. 5), que dans les deux romans, la non-réalisation du <e> est beaucoup plus fréquente dans le discours direct que dans le récit.

	<i>Zazie dans le métro</i> (1959)		<i>Le Chiendent</i> (Blank 1991, 243)	
	discours direct	récit	discours direct	récit
Syllabe initiale	12	1	84	4
Syllabe médiane	1	0	20	0
Syllabe finale	15	3	23	4
TOTAL	28	4	127	8

Tableau 7. Non-réalisation du <e> dans les mots polysyllabiques dans *Zazie dans le métro* et *Le Chiendent*.

Dans les mots polysyllabiques, on note aussi quelques schwas *épenthétiques*: en syllabe médiane “claquesons” pour *<klaxons>* (cf. section 4.5) et en finale dans “foute” pour *<foot>*, “fleurte” pour *<flirt>*, “cornède bif” pour *<corned beef>* et “stope” pour *<stop>* (donc quatre cas de mots anglais; cf. section 4.7). On pourrait y ajouter la forme abrégée “frome” pour *fromage* avec un *<e>* final.

Dans *Zazie dans le métro*, la non-réalisation du *<e>* et l’écriture du schwa comme *<eu>* est particulièrement fréquente dans plusieurs mots et constructions fréquents: *petit*, *je suis*, *monsieur* et *exprès*. Le tableau 8 montre que dans le cas de *petit* et *je suis*, les formes écrites en suivant l’orthographe standard sont beaucoup plus fréquentes que les formes sans *<e>*: “ptit”, etc. (108 vs 18 occ.) et “chsuis (31 vs 6 occ.)”. Dans le cas de *monsieur*, en revanche, on trouve exclusivement des formes non standard dans le roman: sans *<e>* (“msieu”) et avec *<eu>* “meussieu” à la place du *<on>* représentant de manière exceptionnelle le schwa; c’est également le cas d’*exprès*, qui apparaît exclusivement sous la forme avec *<eu>* (“exeuprès”) ou avec la réduction de /ks/ à /s/, représentée par *<s>* pour *<x>* (“esprès”) (cf. déjà Léon (1971, 167); section 4.3). On note que les formes *chsuis*, *msieu*, *exeuprès* et *esprès* apparaissent exclusivement dans le discours direct. Quant à *petit(e)(s)*, on trouve cinq occurrences de *ptit type* dans la narration; la forme *meussieu* s’y trouve trois fois.

Mot	Orthographe standard	Nombre d’occurrences	“ortograffonétik”	Nombre d’occurrences
<i>petit</i> ¹⁴	<i>petit</i>	23	<i>ptit</i>	6
	<i>petite</i>	70	<i>ptite</i>	10
	<i>petits</i>	8	<i>ptits</i>	2
	<i>petites</i>	7	<i>ptites</i>	0
	TOTAL	108	TOTAL	18
<i>je suis</i>		31	<i>chsuis</i>	6
<i>monsieur</i>	0		<i>msieu</i>	11
			<i>meussieu</i>	28
<i>exprès</i>	0		<i>exeuprès</i>	3
			<i>esprès</i>	5

Tableau 8. Non-réalisation du *<e>* et réalisation de *<eu>* pour schwa dans des mots et constructions fréquents.

14 Sans le nom propre *Mado Ptits-pieds* (31 occ.).

En analysant les contextes de ces phénomènes et des lexèmes dans lesquels ils apparaissent dans le texte, on remarque qu'ils sont souvent combinés à d'autres:

- (1) – Chsuis Zazie, jparie que tu es mon tonton Gabriel.
- (2) – Jvous répète, susurra Mado Ptits-pieds, vous mdites ça comme ça, sans prévnir, c'est hun choc, jprévoyais pas, ça dmande réflexion, msieu Charles.

Dans l'exemple (1), la non-réalisation du <e> apparaît deux fois de suite, dans “chsuis” (cf. tab. 8) et “jparie” (en gras). Dans les deux exemples, c'est le pronom clitique *je* qui est concerné. Dans la combinaison plus fréquente avec l'auxiliaire *être*, on trouve aussi l'assimilation de la fricative /ʒ/ à la fricative suivante /s/, donnant comme résultat /ʃ/, représenté par le digraphe <ch> (cf. section 4.4). L'exemple (2) contient même sept cas de non-réalisation du <e> dans une seule phrase (en gras): trois phrases verbales présentées comme mots phonétiques, sans <e> dans le pronom clitique (“Jvous”, “mdites” et “jprévoyais”), deux substantifs appositiifs polysyllabiques avec une non-réalisation de <e> en première syllabe (“Ptits-pieds” et “msieu”; cf. tab. 8), un verbe conjugué avec non-réalisation de <e> en syllabe initiale et un verbe à l'infinitif avec non-réalisation de <e> en syllabe médiane (“prévnir”). De plus, cette phrase contient encore une non-réalisation de liaison indiquée par <h> (cf. section 5.3): “c'est hun choc”.

L'analyse montre donc que la non-réalisation de la lettre <e> est assez rare dans le roman. Elle apparaît davantage dans des contextes d'élision variable (clitiques, première syllabe de mots polysyllabiques) que dans des contextes d'élision catégorique (comme l'avait déjà indiqué Léon 1971 pour la position en finale de mot; cf. section 4.3). Ce sont les contextes dans lesquels l'élision peut être marquée dans la dimension sociale ou stylistique. Toutefois, Queneau les fait apparaître le plus souvent dans des contextes lexicaux fréquents de non-réalisation phonique, en présentant plusieurs alternatives (p.ex. “msieu” vs. “meussieu”). Ainsi, l’“ortograf fonétik” attire l'attention des lecteurs sur la différence entre prononciation et orthographe et permet une mise en scène littéraire sans pour autant gêner la compréhension du texte.

5.2 *Les liquides*

En français parlé, les liquides tombent fréquemment en position postconsonantique finale (p. ex. *quat(re)*) et dans le pronom *i(l)* devant consonne (cf. Armstrong 2001, 95; Pustka 2007, 193sqq; Avanzi 2023, 141).

L’analyse quantitative du roman (cf. tab. 9) se focalise tout d’abord sur le contexte postconsonantique final. Parmi les 18 non-réalisations, 16 apparaissent sans apostrophe (p.ex. “vott”) et deux avec (“vott”, “pauv’vieille”). Dans tous les cas, elles sont beaucoup plus rares que les formes correspondantes du même mot qui suivent l’orthographe standard, p. ex. huit formes non-standard contre 34 formes standard de *votre* (23,5%). Pour les mots les plus fréquents, Queneau propose plusieurs orthographies alternatives, p. ex. “ptête”, “ptêtt” et “p-têtt” pour *peut-être*. Toutes les formes en “ortograffonétik” (15 occ.) listées dans le tableau 9 apparaissent dans le discours direct.

Orthographe standard	Nombre d’occurrences	“ortograffonétik”	Nombre d’occurrences
<i>autre</i>	37	<i>ottchose</i>	1
<i>notre</i>	5	<i>nott</i>	1
<i>votre</i>	34	<i>vott</i>	7
		<i>vott’</i>	1
<i>pauvre</i>	16	<i>pauv’vieille</i>	1
<i>peut-être</i>	40	<i>ptête</i>	1
		<i>ptêtt</i>	1
		<i>p-têtt</i>	1
<i>croyable</i>	0	<i>croyab</i>	1
<i>probable</i>	0	<i>probab</i>	1
<i>possible</i>	10	<i>possib</i>	2
TOTAL	142	TOTAL	18

Tableau 9. Réalisations et non-réalisation des liquides postconsonantiques finales dans *Zazie dans le métro*.

De plus, le roman contient 21 cas de “i” (entre espaces) au lieu de <il(s)> (p. ex. “I parle pas.”, “I sont à moi, les bloudjinnzes [...].”). De plus, on trouve 11 cas de “i...” dans un ‘mot phonétique’ (p.ex. “iadssa”, “imdemande”). Il s’agit donc d’un exemple de plus que dans l’analyse de Blank (1991) (cf. section 4.4). Pour

elle, le texte ne contient que deux formes sans liquide: “a boujplu” et “Essmifie” (cf. section 4.2, 4.4).

Les deux exemples suivants illustrent le fait, comme pour le schwa (cf. section 5.1), que les absences de liquides apparaissent dans le roman souvent en combinaison avec d’autres phénomènes de l’“ortograf fonétik”:

- (3) Vous vous souvenez ptêtt pas, dit Turandot. Scon oublie vite, tout dmème.
(4) C'est pas possib, se disait Zazie avec sa petite voix intérieure, c'est pas possib, c'est un acteur en vadrouille, un de l'ancien temps.

Dans l’exemple (3), la forme “ptêtt” (cf. tab. 9) apparaît à côté de “scon” (correspondant à <ce qu’on>) et “dmème” (<de même>), contenant toutes les deux une non-réalisation du <e> dans une représentation comme ‘mot phonétique’ (cf. section 5.1). De plus, <c> est remplacé par <s> et <qu> par <c> (cf. section 4.1). L’exemple (4) contient les deux seules occurrences de “possib” (cf. tab. 9) dans la même phrase.

Comme pour le schwa (cf. section 5.1), l’analyse quantitative des liquides dans *Zazie dans le métro* montre que la non-réalisation des lettres <r> et <l> est rare en comparaison avec l’orthographe standard. La forme graphique sans liquide apparaît également le plus souvent dans des mots fréquents, le pronom *votre* (8 occ.) et l’adverbe *peut-être* (3 occ.) Comme dans le cas du schwa, Queneau propose plusieurs graphies alternatives: “vott” et “vott”, “ptête”, “ptêtt” et “p-têtt”. Contrairement au schwa, en revanche, les liquides ne sont jamais représentées de manière particulièrement explicite.

5.3 *La liaison*

On distingue en phonologie trois types de liaisons: *liaisons obligatoires, facultatives et interdites* dans une perspective normative (cf. Delattre 1947) ou *liaisons catégoriques, variables et non attestées* dans une perspective descriptive (cf. Encrevé 1988, Durand et Lyche 2008, Hornsby 2020). Le corpus numérique de *Zazie dans le métro* permet de quantifier les représentations graphiques des liaisons dans le roman en fonction de ces trois catégories. Au total, il s’agit de 36 occurrences, deux de plus que chez Blank (1991, 294), qui n’avait compté que

34 occurrences, et considérablement plus que chez Léon (1971, 166-67), qui les estimait à “une dizaine” (cf. section 4.6). Dans 28 cas, il s’agit d’un contexte de liaison catégorique, dans quatre cas de liaisons variables et dans quatre autres cas de liaisons erratiques (cf. tab. 10).

Quant aux consonnes de liaison, /z/ apparaît dans environ la moitié des cas en parole spontanée, tandis que /t/ et /n/ constituent l’autre moitié, les autres consonnes de liaison étant quantitativement négligeables (cf. Léon 1992, 152). Dans le roman, la consonne de liaison représentée graphiquement est presque toujours <z>, exception faite de deux cas de <t> (“*utu*” et “*va-t-à-z-eux*”) et d’un cas de <n> (“*bin nonnêtes*”).

Presque toutes les liaisons catégoriques représentées graphiquement se trouvent en phrase verbale, en combinaison avec la représentation du pronom et de la forme du verbe comme ‘mot phonétique’ (p.ex. “*vzêtes*”; cf. tab. 10). Il s’agit surtout du pronom personnel de la 2^{ème} personne du pluriel *vous*, dans quelques cas aussi du pronom de la 3^{ème} personne *ils*. Les formes verbales proviennent exclusivement de verbes très fréquents: *être*, *avoir* et *aller*. Dans le cas de *vous êtes*, la forme non standard “*vzêtes*” est avec douze occurrences particulièrement fréquente à côté de 30 occurrences de “*vous êtes*” (40%). Les consonnes de liaison apparaissent uniquement dans le discours direct. La seule exception dans le récit est “*utu*” pour <eût eu> (“Avant que la Mouaque *utu* le temps de répondre, Zazie avait ajouté: (...)”). Ce cas est d’autant plus remarquable que le plus-que-parfait du subjonctif est réservé à l’écrit (cf. Grevisse¹³ 1993, 1269).

Type de liaison	Orthographe standard	Nombre d'occurrences	“ortograf fonétik”	Nombre d'occurrences
catégoriques	<i>vous êtes</i>	30	<i>vzêtes</i>	12
			<i>vzètes</i>	1
	<i>vous étiez</i>	5	<i>vzétiez</i>	2
	<i>vous avez</i>	16	<i>vzavez</i>	5
	<i>vous allez</i>	15	<i>vzallez</i>	4
	<i>ils applaudissaient</i>	0	<i>izz applaudissaient</i>	1
	<i>ils ont</i>	7	<i>izont</i>	1
	<i>ils en</i>	6	<i>izan (voyaint)</i>	1
	<i>vos oies et vos veaux</i>	0	<i>vozouazévovos</i>	1
variables	<i>bien honnête</i>	1	<i>bin nonnêtes</i>	1
	<i>vous êtes un</i>	5	<i>vzêtes zun</i>	1
	<i>papouilles osées</i>	0	<i>papouilles zozées</i>	2
	<i>jamais été</i>	1	<i>jamais zétés</i>	1
	<i>eût eu</i>	1	<i>utu</i>	1
erratiques	---		<i>va-t-à-z-eux</i> ¹⁵	1
	<i>moi aussi</i>	2	<i>moi zossi</i>	1
	<i>ton oiseau</i>	1	<i>ton zoizo</i>	1
	<i>haricots verts</i>	0	<i>boudin zaricos verts</i>	1

Tableau 10. Formes en orthographe standard *vs* “ortograf fonétik” avec consonne de liaison dans *Zazie dans le métro*.

L'exemple (5) permet de contextualiser trois exemples du tableau 10, deux liaisons variables dans “bin nonnêtes” et “jamais zétés” et une liaison erratique dans “boudin zaricos verts”.

(5) – Non mais dites donc, vous croyez comme ça qu'on a fait plusieurs guerres victorieuses pour que vous veniez cracher sur nos bombes glacées? Vous croyez qu'on cultive à la sueur de nos fronts le gros rouge et l'alcool à brûler pour que vous veniez les déblatérer au profit de vos saloperies de cocacola ou de chianti? Tas de feignants, tandis que vous pratiquiez encore le cannibalisme en suçant la moelle des os de vos ennemis charcutés, nos ancêtres les

15 Les formes “va-t-à-z-eux” et “moi zossi”, repérées dans notre corpus, divergent de celles citées par Léon (1971, 166): “va-t-za-eux” et “moi-z-aussi” (cf. aussi section 4.6).

Croisés préparaient déjà le biftèque pommes frites avant même que Parmentier ait découvert la pomme de terre, sans parler du boudin zaricos verts que vzavez jamais zétés foutus de fabriquer. Ça vous plaît pas? Non? Comme si vous y connaissiez quelque chose!

Il reprit sa respiration pour continuer en ces termes polis:

– C'est p-têtt le prix qui vous fait faire cette gueule-là? I sont pourtant bin nonnêtes, nos prix. Avec quoi qu'il ne paierait pas ses impôts, le patron, s'il ne tenait pas compte de tous vos dollars que vous savez pas quoi en faire.

Cette reproduction d'un passage plus long permet en plus d'observer que les formes en “ortograffonétik” apparaissent directement l'une après l'autre, entourées d'autres formes orthographiques non standard (“vzavez”, “p-têtt”, “I”, “bin”), alors que les parties précédentes et suivantes ne contiennent pas ces phénomènes. L’“ortograffonétik” se présente donc ici sous une forme très concentrée. Ce n'est pas toujours le cas: “vzêtes”, par exemple, apparaît souvent de manière isolée.

Après cette digression qualitative, revenons à l'analyse quantitative. En plus des représentations des consonnes de liaison, le roman contient aussi des représentations explicites de non-liaison: on y trouve 27 cas de graphème <h> qui – en tant que *h aspiré* – empêche selon les règles de l'orthographe française la liaison (p. ex. dans *les* // *héros* (cf. section 4.6). La plupart des cas se trouvent dans le néologisme “hanvélo” pour des personnes ‘en vélo’ (cf. section 4.6): douze occurrences au singulier, six au pluriel. De plus, on note sept cas après *c'est* – contexte variable par excellence dans le médium phonique (cf. Mallet 2008, 283): un cas de “c'est hà moi” (à côté de deux occurrences de <c'est à moi>), deux occurrences de “c'est hurgent” (aucune de <c'est urgent>) et quatre de “c'est hun” (“c'est hun choc”, 2 occ. de “C'est hun cacocalo” et “C'est hun dégueulasse”; à côté de 36 occ. de <c'est un>). Dans “Tu vas haller” pour <tu vas aller>, en revanche, une liaison serait plutôt rare en parole spontanée. Dans “va hi”, enfin, la liaison serait obligatoire (<vas-y>).

L'analyse quantitative des consonnes de liaison représentées graphiquement dans *Zazie dans le métro* confirme donc que la lettre <z> y est particulièrement présente (cf. Armstrong 1992 et section 4.1). Dans le cas de la liaison, elle est clairement surreprésentée en comparaison aux autres consonnes de liaison par rapport à la parole spontanée. Parmi la multiplicité des contextes de liaison, Queneau marque la liaison surtout dans le cas du pronom *vous* suivi d'une forme verbale conjuguée (24/36 occ.; 66,7%). Contrairement au schwa (cf. section 5.3), la majorité des cas ne se trouve pas ici en contexte variable, mais en contexte catégorique.

6. Discussion et perspectives

L'analyse systématique de la version numérique du texte du roman *Zazie dans le métro* nous a permis d'approfondir notre compréhension de l'"ortograf fonétik" de Queneau (cf. section 3.2). Tout d'abord, les inventaires d'exemples listés dans les publications antérieures (Léon 1971, Hyatte 1982, Blank 1991) des différents traits de l'oralité mis en scène dans le roman ont été complétés, modifiés et quantifiés (cf. section 4). Ensuite, trois phénomènes phonologiques ont été analysés en tenant compte des facteurs de variation internes et externes bien connus en parole spontanée: le schwa, les liquides et la liaison (cf. section 5). La fréquence relative de ces traits de l'oral dans le roman a pu être déterminée en comparaison au nombre des formes correspondantes en orthographe standard (QR₁) afin de mesurer l'intensité du contact des lecteurs avec l'"ortograf fonétik" (cf. section 2.3, 3.2). De plus, la fréquence relative de ces traits a pu être calculée dans le discours direct, le discours intérieur et le récit (QR₂), mettant en scène des différences entre des situations de communication (cf. section 2.1).

Cette analyse donne les résultats suivants: premièrement, en réponse à la première question de recherche (QR₁), l'étude a confirmé l'estimation de Léon (1971) et de Blank (1991) selon laquelle l'"ortograf fonétik" est un phénomène quantitativement peu fréquent comparé aux formes de l'orthographe standard dans *Zazie dans le métro* (p. ex. 54 clitiques avec absence de <e>, contre 4292 formes standard), notamment en comparaison avec le roman *Le Chiendent* du même auteur (analysé par Blank 2011). Ce résultat correspond à la théorie de l'*eye dialect* selon laquelle une petite 'dose' de traits oraux est suffisante pour suggérer une variété régionale ou sociale dans l'oreille 'interne' des lecteurs (cf. section 2.3). Dans le cas de *Zazie dans le métro*, c'est le français parisien populaire (cf. déjà Léon 1971, 162).

Deuxièmement, pour répondre à la deuxième question de recherche (QR₂), l'étude confirme sur une base quantitative l'impression intuitive des publications précédentes que l'"ortograf fonétik" est plus fréquente dans le discours direct que dans le récit, le discours intérieur occupant une position intermédiaire. L'accumulation de formes graphiques non standard dans certains discours directs (p.ex. "I sont pourtant bin nonnêtes, nos prix."; cf. section 5.3) à côté de longs passages en orthographe standard, comme nous l'avons vu dans les exemples contextualisés, mène à certains endroits du texte à une haute densité d'"ortograf fonétik". Cela explique probablement l'impression d'un phé-

nomène fréquent (cf. Armstrong 2019; cf. section 4). Comme nous l'avons vu à maintes reprises, les traits oraux apparaissent souvent combinés ensemble, en l'occurrence les représentations graphiques de la (non-)réalisation du schwa, des liquides et de la liaison avec une représentation comme ‘mot phonétique’ (cf. section 5).

Alors que les publications précédentes ont tenté de dégager les intentions de l'auteur et les effets sur les lecteurs pour des exemples singuliers dans leur contexte, la présente analyse s'est concentrée sur l'analyse quantitative des facteurs internes. Les résultats varient en fonction du phénomène phono-graphique étudié et en fonction des lexèmes, notamment de leur fréquence. Ainsi, l’“ortograffonétik” s'avère extrêmement rare dans une grande partie des cas étudiés (cf. *supra*), mais est relativement fréquente dans d'autres: Queneau utilise par exemple exclusivement “msieu” et “meussieu”, mais jamais <Mon-sieur> (cf. section 5.1), et 27 occurrences de “t’as” et 21 de “t’es” se trouvent à côté de onze occurrences de “tu as” (11/38; 28,9%) et six de “tu es” (6/27; 22%) (cf. section 4.3). Dans le cas de ces mots et constructions fréquentes, les lecteurs et lectrices s'habituent aux formes en “ortograffonétik”, qui deviennent emblématiques pour le roman – comme le <z> de *Zazie* (cf. section 4.1). Dans ces cas comme dans d'autres, on remarque l'excellente intuition de Queneau concernant le facteur lexical pour la variation phonique, notamment dans le cas du schwa, que la phonologie n'a reconnu que beaucoup plus tard (cf. Hansen 1994, Pustka 2007, Pustka/Chalier à paraître).

En comparant le schwa (cf. section 5.1) et la liaison (cf. section 5.3), il est particulièrement intéressant de constater que Queneau met principalement en scène la (non-)réalisation variable dans le cas du schwa, mais dans le cas de la liaison surtout la réalisation catégorique. Il est intéressant de noter qu'on observe les mêmes tendances dans les bandes dessinées actuelles de Riad Satouf (cf. Pustka 2025a, c). Il faudrait encore étudier la perception de ces phénomènes à l'aide de tests de perception.

Un autre point remarquable est que Queneau rend parfois l'orthographe encore plus compliquée qu'elle ne l'est déjà, notamment par l'emploi de <x> dans “xa” pour <que ça> ou de <qu> dans “claquesons” pour <klaxons> (cf. section 4.1) ou de <h> pour la non-liaison dans le contexte de liaison obligatoire “va hi” pour <vas-y> (cf. section 5.3). De plus, il propose parfois plusieurs formes non standard alternatives, p. ex. “msieu” vs. “meussieu” et “exeuprès” vs. “esprès” (cf. section 5.1), “vott” vs. “vott”, “ptête” vs. “ptêtt” vs. “p-têtt” (cf.

section 5.1). Ces variations ne servent certainement pas à rendre l'orthographe plus facile, mais à ridiculiser ses absurdités: “Les mots prenaient des formes étranges sous la plume de l'ancien surréaliste.” (Léon 1971, 159)

En conclusion, on peut dire qu'il ne s'agit donc clairement pas d'une représentation graphique plus transparente de l'oral que l'orthographe actuelle pour réduire une supposée diglossie entre français parlé et français écrit (cf. sections 2.2, 3.1) en vue de la ‘naissance’ d'un “néo-français” (cf. section 3.1).

Les idées de Queneau datent maintenant de presqu'un siècle. Le “néo-français” n'a ni substitué la norme écrite du français ni conduit à des réformes substantielles de l'orthographe. Les écrits proches de l'oral sont cependant devenus plus fréquents avec les textos et messageries instantanées (WhatsApp, Discord, etc.), au niveau de la conception comme au niveau de la graphie: des formes comme *<keske>* pour *<qu'est-ce que>* ou *<jsui>* pour *<je suis>* (Anis 2003) rappellent l’“ortograf fonétik” de Queneau dans *Zazie dans le métro*. Tout de même, l'oral semble toujours choquer à l'écrit et est utilisé pour cette raison notamment dans les bandes dessinées. Riad Sattouf par exemple prétend “re-transcrire le langage parlé de façon phonétique”¹⁶ et met dans la bouche des ‘jeunes de banlieue’ des énoncés comme “keskya” pour *<qu'est-ce qu'il y a>* (*La Vie Secrète des Jeunes*, tome 3; cf. Pustka 2025b), où l'on retrouve en partie les mêmes stratégies que chez Queneau. Une comparaison de ces différentes pratiques d'écriture non standard ainsi que de leur perception par différents types de lecteurs et lectrices, notamment une comparaison des enfants du numérique avec les générations précédentes, seraient des désidérata pour des recherches futures.

Corpus

Queneau, Raymond. [1959] 2005. *Zazie dans le métro*. Paris: Gallimard.

[http://www.ignaciiodarnaude.com/textos_diversos/Queneau,Raymond,-Zazie%20dans%20le%20m%C3%A9tro\(1959\).pdf](http://www.ignaciiodarnaude.com/textos_diversos/Queneau,Raymond,-Zazie%20dans%20le%20m%C3%A9tro(1959).pdf).

16 <https://www.culture.gouv.fr/Actualites/Riad-Sattouf-La-langue-francaise-est-mon-pays-prefere>.

Bibliographie

- Anis, Jacques. 2003. “Communication électronique scripturale et formes langagières.” *Actes des Quatrièmes Rencontres Réseaux Humains / Réseaux Technologiques. Poitiers, 31 mai et 1er juin 2002. Documents, Actes et Rapports pour l’Education*, CNDP: 57-70. <http://rhrt.edel.univ-poitiers.fr/documentef73.html?id=547#tocto5>
- Armstrong, Marie-Sophie. 1992. “‘Zazie dans le métro’ and Neo-French.” *Modern Language Studies* 22.3: 4-16.
- Armstrong, Nigel. 2001. *Social and Stylistic Variation in Spoken French: A Comparative Approach*. Amsterdam/Philadelphia: Benjamins.
- Armstrong, Nigel. 2019. “Zazie@60: some linguistic considerations.” *Modern & Contemporary France* 27.4: 475-492.
- Avanzi, Mathieu. 2023. “Vot’ artic’ est formidab: une étude multifactorielle de la chute des liquides post-obstruantes finales de mot en français.” *Journal of French Language Studies* 33(2): 137-167.
- Barthes, Roland. 1959. “Zazie et la littérature”. In, Barthes, Roland. 1964. *Essais Critiques*, 125-131. Paris: Éditions du Seuil.
- Blanche-Benveniste, Claire, et Jeanjean, Colette. 1987. *Le français parlé, Transcription et édition*. Paris: Didier érudition.
- Blank, Andreas. 1991. *Literarisierung von Mündlichkeit. Louis-Ferdinand Céline und Raymond Queneau*. Tübingen: Narr.
- Carrillo, Rodrigo. 2003. *R. Queneau y el lenguaje*, thèse de doctorat, Universidad de Granada.
- Doppagne, Albert. 1973. “Le néologisme chez Raymond Queneau.” *Cahiers de l’AIEF* 25: 91-107.
- Dufter, Andreas, Hornsby, David, et Pustka, Elissa. 2020. “L’oralité mise en scène dans la littérature: aspects sémiotiques et linguistiques.” *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur* (ZfSL) 130 (1): 2-19.
- Durand, Jacques et Lyche, Chantal. 2008. “French liaison in the light of corpus data.” *Journal of French Language Studies* 18 (1): 33-66.

- Encrev , Pierre. 1988. *La liaison avec et sans enchaînement: phonologie tridimensionnelle et usages du français*. Paris: Seuil.
- Ferguson, Charles. 1959. "Diglossia." *Word* 15: 325-340.
- Ferreira, Auph lie. 2020. "La 'langue parlée  rite' dans *Zazie dans le métro* (1959): analyse de corpus et étude des représentations des locuteurs." *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 130 (1): 59-77.
- Gadet, Françoise. 2008. "Ubi scripta et volant et manent". In: Stark, Elisabeth et al. *Romanische Syntax im Wandel*. Tübingen: Narr.
- Galazzi, Enrica. 2002. *Le son à l' cole: phonétique et enseignement des langues; fin 19e siècle-début 20e siècle*. Brescia: Ed. La Scuola.
- Goetsch, Paul. 1985. "Fingierte Mündlichkeit in der Erz hlkunst entwickelter Schriftkulturen". *Poetica. Zeitschrift für Sprach- und Literaturwissenschaft* 17: 202-218.
- Grevisse, Maurice. 1993. *Le bon usage*. Paris / Louvain-la-Neuve: Duculot.
- Hornsby, David. 2020. *Norm and Ideology in Spoken French. A Sociolinguistic History of Liaison*. Cham: Palgrave Macmillan.
- Hansen, Anita Berit. 1994. " tude du E caduc – stabilisation en cours et variations lexicales". *Journal of French Language Studies* 4: 25-54.
- Hyatte, Reginald. 1982. "Lexique zazique: A Lexical Guide to the Reading of Queneau's *Zazie dans le metro*". *The French Review* 56.2: 295-300.
- Koch, Peter. 1997. "Diglossie in Frankreich?". In *Frankreich an der Freien Universität. Geschichte und Aktualität*, edited by Winfried Engler, 219-249. Stuttgart: Steiner.
- Koch, Peter, et Oesterreicher, Wulf. 1985. "Sprache der Nähe – Sprache der Distanz". *Romanistisches Jahrbuch* 36: 15-43.
- Koch, Peter, et Oesterreicher, Wulf. 2001. "Langage parlé et langage écrit". In *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, volume I,2, edited by Günther Holtus, Michael Metzeltin et Christian Schmitt, 584-627. Tübingen: Niemeyer.
- Koch, Peter, et Oesterreicher, Wulf. [1990] 2011. *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*. Tübingen: Niemeyer.

- Kramer, Johannes. 2010. “Gibt es leichte und schwere Schulsprachen? Überlegungen zum Englischen, Spanischen, Italienischen und Französischen”. *Zeitschrift für romanische Sprachen und ihre Didaktik* 4: 105-119.
- Langenbacher, Jutta. 1981. *Das “néo-français”: Sprachkonzeption und kritische Auseinandersetzung Raymond Queneaus mit dem Französischen der Gegenwart*. Frankfurt am Main etc.: Lang.
- Lefevre, Florence / Parussa, Gabriella. 2020. “L’oral représenté en diachronie et en synchronie: une voie d’accès à l’oral spontané?”. *Langages* 217: 9-21.
- Léon, Pierre. 1971. “Phonétisme, graphisme et zazisme, ou la transposition littéraire des ressources phonostylistiques de la langue parlée”. In *Essais de phonostylistique*. edited by Pierre Léon, 159-73. Montréal: Marcel Didier.
- Léon, Pierre. 1992. *Phonétisme et prononciations du français*. Paris: Nathan.
- Léon, Pierre. 1993. *Précis de phonostylistique. Parole et expressivité*. Paris: Nathan.
- Lyche, Chantal. 2016. “Approaching variation in PFC: The schwa level”. In *Varieties of Spoken French*, edited by Sylvain Detey, Jacques Durand, Bernard Laks et Chantal Lyche, 352-360. Oxford: Oxford University Press.
- Mahrer, Rudolf. 2017. *Phonographie. La représentation écrite de l’oral en français*. Berlin/Boston: De Gruyter.
- Mallet, Géraldine. 2008. *La liaison en français: descriptions et analyses dans le corpus PFC*. Thèse de doctorat. Paris Ouest-Nanterre-La Défense.
- Marchello-Nizia, Christiane. 2012. “L’oral représenté en français médiéval: un accès construit à une face cachée des langues mortes.” In *Le changement en français. Études de linguistique diachronique*, edited by Céline Guillot, Bernard Combettes, Alexei Lavrentiev, et Evelyne Oppermann-Marsaux, 247-264. Berne: Lang.
- Massot, Benjamin, et Rowlett, Paul. 2013. “Le débat sur la diglossie en France: aspects scientifiques et politiques.” *Journal of French Language Studies* 23 (1): 1-16. <https://doi.org/10.1017/S0959269512000336>.
- Meizoz, Jérôme. 2001. *L’âge du roman parlant (1919-1939): écrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat*. Genève: Droz.

Preston, Dennis R. 1985. “The Li'l Abner Syndrome: Written Representations of Speech”. *American Speech* 60 (4): 328-336.

Pustka, Elissa. 2007. *Phonologie et variétés en contact. Aveyronnais et Guadeloupéens à Paris*. Tübingen: Narr.

Pustka, Elissa, Dufter, Andreas, et Hornsby, David. 2021. “L’oralité mise en scène: syntaxe et phonologie – introduction.” *Journal of French Language Studies* 31 (2): 125-130. <https://doi.org/10.1017/S0959269521000041>.

Pustka, Elissa. 2025a. “Staged phonology: schwa and liaison in Riad Sattouf’s comics.” In “*Parla, e sie breve e arguto*” *Festschrift für Maria Selig / Studies in honor of Maria Selig*, edited by Laura Linzmeier, Alexander M. Teixeira Kalkhoff, et Evelyn Wiesinger, 173-178, Tübingen: Narr.

Pustka, Elissa. 2025b. “‘Kesskisspass?’ L’écriture (pseudo-)phonétique dans les bandes dessinées de Riad Sattouf.” In Anke Grutschus, Karoline Heyder, Beate Kern et Marie Schröer (eds.) *La bande dessinée pluriculturelle et plurilingue – sprachwissenschaftliche, fachdidaktische und kulturwissenschaftliche Perspektiven*, 141-173, Berlin: Christian A. Bachmann Verlag.

Pustka, Elissa. 2025c. “How ‘oral’ becomes ‘social’: eye dialects in Riad Sattouf’s comics”. In *French Studies* 79 (4). <https://doi.org/10.3828/fs.2025.79.4.7>.

Pustka, Elissa et Chalier, Marc. à paraître. “Frequency Effects on French Schwa: New Insights From Parisian Newscasters’ Speech.” In *French Schwa: Phonological Analysis in Light of Quantitative Data*, edited by Helene Andreassen, et Elissa Pustka, Language Science Press.

Queneau, Raymond. 1933. *Le Chiendent*. Paris: Gallimard.

Queneau, Raymond. 1959. *Zazie dans le métro*. Paris: Gallimard.

Söll, Ludwig. [1974]1985. *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*. Berlin: Erich Schmidt.

Walpole, Jane Raymond. 1974. “Eye Dialect in Fictional Dialogue.” *College Composition and Communication* 25 (2): 191-196.

Elissa Pustka has been a university professor of Romance linguistics and communication studies at the Department of Romance Studies at the University of Vienna since 2014. She earned her PhD in language sciences from LMU Munich and the University of Paris X Nanterre and completed her qualification in Romance Philology at LMU Munich. Her research focuses on orality – particularly phonetics and phonology – as well as staged orality in literature, comics, and audiobooks. Additional areas of interest include language contact (especially creolistics), linguistic variation and change, and foreign language learning and didactics. She has directed several research projects on interphonology, linguistic landscapes, and science communication, and is the author of textbooks on French linguistics as well as on French and Spanish phonetics and phonology.